

Face à la rédaction

Nouveauté

Chaque mois vous retrouvez désormais un Entretien avec la rédaction d'Haute-Provence Info d'une personnalité du département, qu'elle soit du monde politique, culturel, sportif, économique... Après le sénateur Jean-Yves Roux le 15 janvier dernier, c'est René Frégni, l'auteur manosquin qui est notre invité. Il a sorti le 11 février son dernier roman, « Je me souviens de tous vos rêves ». L'occasion pour lui de retracer plusieurs éléments de sa vie, de conter et brosser le portrait de personnes proches... Un ouvrage à découvrir.

Haute-Provence Info : René Frégni, vous avez à votre actif une quinzaine d'ouvrages, et bon nombre de livres pour la jeunesse. Cette fois, vous ne prenez appui sur aucune fiction. Seulement sur vous - votre vie et ceux qui, au hasard de vos rencontres, vous donnent des mots, comme vous aimez à le dire. Comment cette envie de parler tout simplement de soi naît-elle dans la démarche d'un auteur ?

René Frégni : « J'ai déjà écrit "La Fiancée des Corbeaux" (2011) sous la forme d'un journal. Le livre suivant "Sous la ville rouge" (2013) était un roman autour de l'histoire d'un homme. Je suis revenu au journal pour revenir à l'essentiel : la beauté, la sensibilité, la sensualité, celles de la nature et celles des êtres. Je parle de gens fragiles, un peu à l'abandon. Je leur fais raconter ce que leur vie a de romanesque. Les parcelles de vie et les personnes arrivent quand c'est leur moment, hors du rythme d'une fiction, comme dans un roman. Rien n'est plus romanesque que les petites vies de Pierre, de Joël, ou la mienne dans cette chambre, parce que rien n'est plus mystérieux que ces voyages qui ne mènent à rien et qui demeurent impénétrables.

Vous dites des choses très fortes sur l'écriture : "posez vos calibres, prenez vos stylos, évadez-vous !" Vous dites aussi que vous écrivez pour que la mort ne tombe pas sur votre table, que vous vous êtes jeté dans l'écriture parce qu'on vous volait votre vie.

J'ai toujours été hanté par la mort, et je suis sauvé par la sensualité du monde. C'est cela que j'écris. Je repousse la mort au bout de mon bureau. Je fais littérature de tout. Comme les abeilles, je fais mon miel de toutes les fleurs. La littérature transforme le mal en bien, le purin en fleurs. Mon seul document, c'est ma vie, je trempe ma plume dans la vie, la mienne, celle de ces gens ordinaires à qui il n'arrive rien d'extraordinaire.

L'écriture, c'est ce qui va chercher au fond des tripes, en les tordant comme un drap, ce qu'il y a de plus enfoui, de plus terrible, de plus lumineux. C'est ce qui ramène devant nos yeux ce que nous n'avions pas vu. La littérature, c'est un peu de grammaire et beaucoup d'émotion. Evadez-vous avec des mots, fabriquez de la vie, dessinez des saisons.

Vous dites que le héros des romans, c'est le temps. Le temps qui passe sous nos fenêtres, sans que personne ne nous dérange. Le déroulement du temps donne leurs titres aux chapitres du livre. Chaque souvenir, chaque rencontre est comme le début d'une nouvelle. Comment naît le rythme d'un livre ?

J'ai commencé à écrire après mon divorce. Je vivais seul avec ma fille. Je me suis mis à écrire au rythme de la journée de l'école et de l'année scolaire. Ainsi, tous mes livres, je les commence en septembre, le mois de la rentrée des classes.

Ma période d'écriture, c'est septembre - mai. Avec le temps, je rêve de plus en plus d'écriture. On se réveille et on entre dans l'écriture. La vie devient écriture. On a envie de voir un visage, on l'écrit, il apparaît. Ce visage vous déçoit, on tourne la page.

Le quotidien de René Frégni, de quoi est-il fait ?

Chaque jour je prends la route. Je marche beaucoup dans la campagne, dans les collines. Chaque pas, rencontre, ou couleur de la nature me donne un mot, qui rejoindra mon cahier ouvert. Le cahier suscite, appelle l'écriture, comme ce gros et beau cahier rouge que j'ai reçu en cadeau le premier janvier dernier. C'est lui qui m'a engagé dans mon

RENÉ FRÉGNI : « La littérature transforme le mal en bien, le purin en fleurs »

prochain livre. D'abord ça a été un journal. Puis un jour, le journal a basculé dans une fiction qui devient une fiction noire. À chaque pas la vie nourrit la littérature.

C'est sans fin une route, comme les mots qui laissent une trace de pas sur la clarté de la page. Si vous écrivez un premier mot, les pas vous emmènent dans un monde où les songes n'ont plus de fin.

Dans votre ouvrage, vous consacrez un passage au procès de l'affaire du « gang des Alpes » qui a démarré en février 2004 avec votre interpellation et s'est achevée définitivement en juin dernier avec votre relaxe... Malgré tous les démentis et les conséquences, vous êtes moins virulent dans vos propos que par le passé ?

J'ai toujours dit aux détenus que j'ai eus aux ateliers, "prends un crayon, plutôt qu'un calibre". Je me le suis dit à moi-même dans cette affaire. J'ai eu des mots très durs dans mon roman "Tu tombes avec la nuit" pour le juge qui a instruit l'affaire. J'ai dénoncé la dureté de ce harceleur de juge, passionné seulement par son petit pouvoir, les médias, un juge qui sortait de sa neutralité. Pendant le procès j'ai eu affaire à un président, à un procureur, à des assesseurs très bien qui m'ont laissé m'exprimer sur cet engrenage et à eux je ne leur en veux pas. Ils ont su réhabiliter la justice.

Cette affaire longue de plus de dix ans vous a-t-elle changé ?

Vous savez, tout nous change. Une histoire d'amour, belle ou ratée, vous change aussi. Chaque événement de la vie vous change, vous transforme, vous labourez, vous défigure... chaque événement m'a changé. Nelson Mandela disait : "Je ne perds jamais... Je gagne ou j'apprends". Je pense comme lui. C'est une très belle phrase. Mais oui, cette histoire et tout ce qui a été avec moi m'ont

tout le monde te connaît. Ton boulanger te dit bonjour différemment, ton boucher aussi... les gens te regardent autrement, certains te tournent le dos au moment de te croiser... Mais, mes vrais amis ne m'ont jamais abandonné.

Lorsqu'on a m'a réhabilité avec cette relaxe l'an dernier, on m'a dit "demande des préjudices"... Je l'ai fait, mais rien ne se passe. La justice ne m'a rien rendu pour tout ce qu'elle m'a pris dans cette affaire. Un exemple, le juge a saisi à l'époque la voiture que je venais d'acheter. Je n'ai jamais pu la récupérer. Elle a été vendue avant même que l'instruction de l'affaire ne soit terminée et le jugement rendu !

Dans votre ouvrage, très vite après le procès, vous abordez l'histoire de Joël Gattefossé, le "petit libraire de Banon". Dans un long chapitre, qui serait presque une nouvelle à lui seul, vous racontez l'itinéraire de cet homme dont vous dites qu'il serait une "âme forte", chez Giono. Un sacré compliment !

C'est un hommage à Joël Gattefossé que j'ai voulu écrire, parce que cet homme, qui a créé l'une des plus merveilleuses librairies de France, va retomber dans l'oubli, il va redevenir tout petit, personne ne se souviendra plus de lui. Joël est arrivé à Banon un soir

sa démesure, son inépuisable volonté d'écarter la mort avec le bruit des mots. Ce que Joël a fait, beaucoup de libraires le font chaque jour, ils aident simplement des millions de gens à être heureux. Si ça ne vaut pas un hommage !

Vous avez animé des ateliers dans les prisons. Après cette affaire, avez-vous pu les reprendre ?
Oui. Je pense même que c'est unique en France. J'ai lancé, à la demande du ministère de la culture, et installé beaucoup d'ateliers, qui sont poursuivis ensuite par d'anciens professeurs... Chambéry, Nice (au quartier des femmes), Avignon, Luynes, les Baumettes... Avec ces ateliers, je commence un travail avec ces détenus qui sont volontaires, qui ont envie d'écrire, d'échanger. N'oublions pas qu'en prison, il n'y a rien d'humain. Avec certains détenus qui sont là pour de longues peines, je peux faire un travail en profondeur.

Certains des détenus que vous avez côtoyés ont-ils eu envie d'écrire et de publier en sortant ?

Oui, tout à fait, à l'exemple de Jean-Claude Kella qui a publié trois ouvrages, je lui ai trouvé un éditeur. Le premier, je l'ai fait avec lui. Je me souviens, quand il est sorti, il m'appelait tous les matins à 10h pour me lire ce qu'il avait écrit. Cet ouvrage c'était "L'affranchi", il racontait sa vie.

Gardez-vous des contacts avec ces détenus quand ils sortent ?

Oui, régulièrement. Quand ils sortent, ils viennent souvent me voir. Un lien s'est créé avec eux durant ces ateliers de trois heures par semaine. Un lien affectif. Cet atelier, entre les murs de la prison, c'est comme un petit cocon, profondément humain avec les mots.

Quels sont les auteurs que vous aimez lire ?

Déjà, je continue à lire les grands classiques depuis 40 ans maintenant, que ce soit Giono, Flaubert, Camus, Dostoïevski, Hemingway... Après dans les auteurs actuels, j'ai un coup de cœur pour Caryl Ferey, auteur de *Mapuche*.

C'est un des grands auteurs de romans noirs... J'apprécie aussi René Belletto, Patrick Modiano, Charles Juliet...

Par ailleurs, je suis engagé sur deux manifestations importantes de la littérature noire en France : Le Festival "Les Quais du Polar", à Lyon, où je participe au jury qui décerne le prix, ce qui me conduit

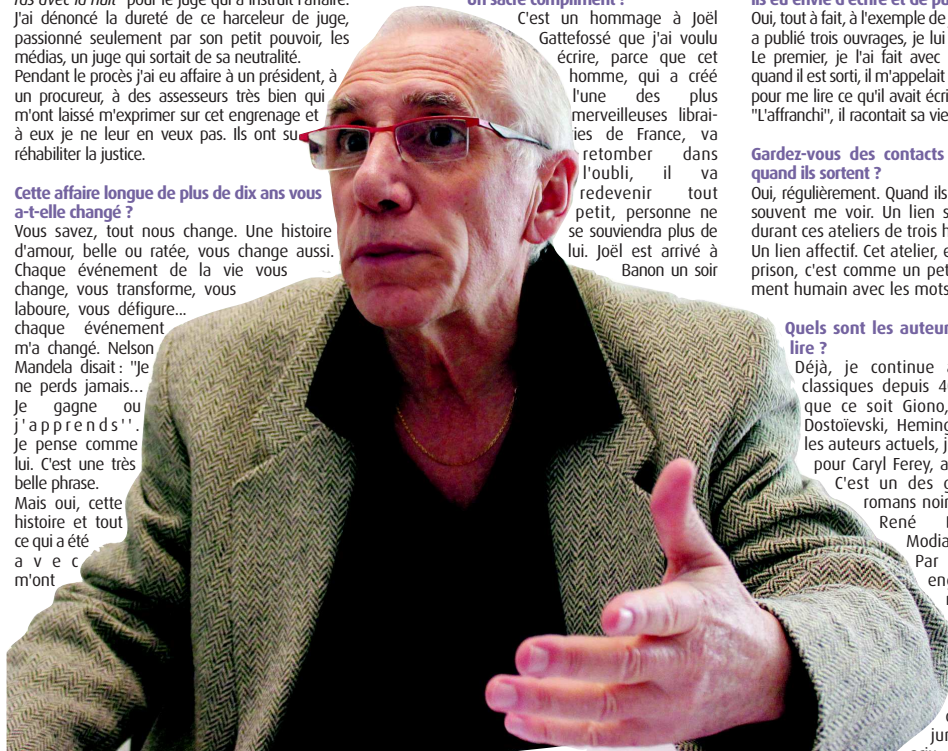
déjà à lire une vingtaine de polars chaque année. Je suis aussi présent sur le festival "Les Pontons Flingueurs", à Annecy.

Suivez-vous des polars à la télévision, au cinéma ?

Oui, il y a deux-trois séries US que j'aime bien, comme Homeland actuellement. Au cinéma, j'aime tous les films de Scorsese, Coppola... Les Affranchis, mais aussi Heat de Michael Mann. Au niveau français, j'aime les films noirs comme ceux de Jean-Pierre Melville. Pour moi, c'est le meilleur réalisateur français de cinéma noir, même si Alain Corneau a fait de grands films ».

Propos recueillis par Françoise ROUGIER & Guillaume MESSIEN

Les rendez-vous avec René Frégni : Samedi 20 février : Rencontre-Dédicace à la Maison de la Presse de Riez. Vendredi 4 mars : Café littéraire, Rencontre-Débat au Poivre d'Âne Manosque.



changé, m'ont apporté. Lorsqu'on vous arrête au petit matin chez vous, qu'on vous menotte devant votre fille, qu'on vous emmène à L'Évêché à Marseille, qu'on vous met minable... brusquement vous devenez un voyou... Cela vous tombe dessus comme un sac de ciment. On n'est pas prêt à subir ce traitement que l'on vous fait subir...

Mon souci à ce moment-là a été pour ma fille, qui a dû assister aux perquisitions, qui a vu son père menotté, traité comme un voyou... et c'est très difficile pour une enfant, surtout quand on ne grandit pas dans un milieu de voyous. Elle a grandi dans un milieu de douceur... Pour elle, ce fut une brutalité sans nom ce qui s'est passé. Sans compter à l'école ensuite, où beaucoup lui disaient : "Ton père est un voyou".

Une période où à Manosque on parlait plus de René Frégni et de l'affaire, que de René Frégni l'auteur...

Oui, et il y a la rumeur qui circule, où l'on vous traite de voyou sans savoir... et c'est d'autant plus difficile dans une petite ville comme Manosque, où

de mai, les bleuets étaient en fleurs. Lui il s'évadait de sa vie, il n'avait plus de père, plus de mère, entre les mains un métier de menuisier mais pas de travail, seulement sa fragilité. Il avait été un enfant sauvage, rêveur, trop sensible. Il ne supportait aucune contrainte.

Deux coups de foudre ont bouleversé sa vie : la petite boutique à vendre "Cadeaux-Faïence-Livres-Souvenirs", et le film "La Gloire de mon père", de Marcel Pagnol. Il achète la boutique et il y vend les livres de Pagnol. Ça n'a pas été facile. Il a connu la déprime, les hôpitaux, mais il n'a pas baissé les bras. Il a arrêté Tranxène et Lexomil en lisant et en donnant à lire Pagnol, Dostoïevski, Camus. Ce "petit menuisier", "petit libraire de Banon", a simplement réveillé un village qui dormait. Le Bleuets est devenu une pyramide de livres, de voyages et d'émotions. Joël a travaillé comme un fou. Il a agrandi durant huit ans la librairie, il a emprunté, il n'a pas voulu entendre les voix qui le mettaient en garde pour la vente par internet, et les banquiers ont un jour eu le dessus.

Ce que Joël Gattefossé a fait, il l'a fait avec sa folie,